

Sept ans après *La vie sexuelle de Catherine M.*, livre provocateur devenu un best-seller international, Catherine Millet revient sur son sujet vu cette fois sous le prisme de la jalousie. Elle nous explique la genèse de *Jour de souffrance*, qui paraît le 27 août chez Flammarion, texte encore plus intime, et aussi plus grave.

La souffrance exquise de Catherine M.

« Ce que je raconte là, sur moi, à travers une histoire où je ne suis pas particulièrement à mon avantage, est plus difficile à assumer publiquement. »

Quand on a vendu 2,5 millions d'exemplaires d'un livre traduit en 45 langues, on n'a plus besoin d'être présentée. En 2001, le grand public découvrait Catherine M. Une femme, une intellectuelle décrivait avec autant de distance, de sérieux que de naturel le plaisir qu'elle retirait à penser son corps comme un simple objet de désir. *La vie sexuelle de Catherine M.* a fait de son auteure, Catherine Millet, critique d'art, directrice du mensuel indépendant *Art Press* qu'elle a fondé il y a trente-cinq ans, le symbole planétaire d'une certaine liberté sexuelle, d'une forme avancée de libertinage, cet art si typiquement français qu'il a parfois été compliqué de traduire à l'étranger.

A 60 ans, Catherine Millet, femme sereinement affranchie, que les critiques parfois violentes ne semblent pas avoir entamée – « *le bon l'a emporté sur le moins bon* » –, s'est remise dans la peau de Catherine M. pour exercer son sens si affûté de l'observation sur un épisode « *peu glorieux* » (juge-t-elle) de sa vie : une crise de jalousie aiguë. Elle nous a expliqué pourquoi ce second récit, qui sort le 27 août chez Flammarion, a été plus douloureux à écrire. Et difficile à livrer aux lecteurs.

Livres Hebdo – A quelques jours de la sortie de *Jour de souffrance*, dans quel état d'esprit êtes-vous ?

Catherine Millet – Cette sortie est moins légère. Je sens une attente des autres autour de moi qui n'existait pas quand j'ai publié *La vie sexuelle de Catherine M.* J'ai conscience de proposer aux lecteurs un récit avec un contenu radicalement différent et sans doute beaucoup moins ludique. Et puis, sur un plan qui relève plus de mon intimité, ce

que je raconte là, sur moi, à travers une histoire où je ne suis pas particulièrement à mon avantage, est plus difficile à assumer publiquement. Alors que, pour le précédent, je ne me suis absolument pas souciée de ce qu'on pouvait penser de moi. J'ai le sentiment d'avoir eu beaucoup plus de difficultés à écrire ce livre. Il m'a demandé plus d'effort à tous points de vue. Notamment parce que l'écriture a remué des souvenirs assez douloureux et plus frais dans ma mémoire.

Plus qu'une suite à *La vie sexuelle de Catherine M.*, le nouveau texte donne l'impression que vous avez changé de focale pour isoler un point particulier dans le champ...

Ce second récit est effectivement complémentaire. Pendant longtemps d'ailleurs, pour moi-même, et pour rire, je l'appelais « Complément d'information ». C'est à Jacques (1) que je dois le titre qui est venu très tard.

La jalousie est un aspect que vous aviez délibérément laissé de côté dans *La vie sexuelle*... Pourquoi ? et qu'est-ce qui vous a donné l'envie de revenir sur ce pan de votre vie ?

En allant présenter le livre au public un peu partout, je me suis rendu compte que la question de la jalousie était la plus récurrente. J'ai senti que si je voulais être honnête jusqu'au bout, il fallait que je raconte aux lecteurs cet épisode-là, cette crise d'autant plus incompréhensible qu'elle avait été traversée par quelqu'un qui revendiquait pleinement et très sereinement la liberté sexuelle.

Dans *La vie sexuelle*..., je n'avais pas pu m'empêcher de mettre deux ou trois paragraphes sur la jalousie car c'est effectivement un comportement que je connaissais bien et que j'avais eu l'occasion d'observer autour de moi, chez certains amis qui partageaient mon mode de vie libertin. Mais je ne voulais pas risquer de compromettre la





BETTINA RHEIMS

Catherine Millet.

morale principale du livre ou encourager des interprétations moralisatrices du type « *elle est punie d'avoir péché* ». C'est pour cela qu'en accord avec Denis Roche, mon éditeur à l'époque, j'avais choisi de rester sur des descriptions très brutes, d'éviter de mêler les sentiments. **Votre jalousie est pourtant assez peu sentimentale : vous décrivez des manifestations somme toute classiques voire banales, mais c'est une jalousie qui se tient loin des questions habituelles d'infidélité, d'adultère, de trahison, de compétition, d'instinct de propriété...**

Il est évident qu'il était difficile pour moi de me placer sur ce terrain du reproche et de la culpabilisation vis-à-vis des histoires parallèles qu'entretenait Jacques, tout en revendiquant haut et fort pour moi-même une liberté sexuelle sans entraves. C'est d'ailleurs peut-être pour cela que la crise a été si douloureuse. Elle est née de l'incompréhension en moi de ce comportement si irrationnel, du

« Même si on n'envisage pas sa vie sexuelle de la même façon à 60 ans qu'à 40, ni l'âge ni cette expérience particulière n'ont pu remettre en cause ma conception profonde de la sexualité. »

conflit intérieur violent qu'il faisait naître, le dédoublement et la sensation d'enfermement en soi-même dans lequel je me trouvais. La blessure narcissique dans ces situations-là ne peut être complètement évacuée, mais il est vrai que je n'avais pas la crainte de ne plus être aimée, que Jacques en préfère d'autres à moi. C'est sans doute aussi pour cette raison que les issues possibles à la crise du type « *on va se séparer* » ont toujours été inenvisageables et inenvisagées. Les seules portes de sortie ont été physiques, des sortes de décrochements de soi, des moments où l'on agit comme un automate comme si on habitait une autre personne. Je n'ai effectivement pas l'impression d'avoir vécu la jalousie comme un sentiment. Pour moi, il s'agit plus d'une pulsion. Une pulsion sexuelle qui vous fait jouir de cette souffrance extrême.

Vous décrivez une forme de jalousie qui est très liée aux images. Est-ce que la douleur ne naissait pas surtout de la dépossession de vos images fantasmatiques ?

Si, principalement. Alors que mon imaginaire érotique a toujours été occupé par des représentations de moi avec d'autres évoluant à l'intérieur de scénarios très élaborés, il s'est retrouvé subitement colonisé entièrement par des images de Jacques en compagnie de ses amies. Dans la pratique masturbatoire, par exemple, j'ai cessé d'être le centre de mes fantasmes érotiques.

Vous parlez d'imaginaire « occupé ».

L'occupation (2), c'est précisément le titre d'un texte d'Annie Ernaux sur la jalousie...

J'ai lu plusieurs de ses livres mais pas celui-là, volontairement... J'aime beaucoup ceux où elle décrit comment, petite fille, dans un milieu peu disposé à la lecture, lui est venu ce goût : je m'en suis souvenue, je crois, en écrivant certains passages de *Jour de souffrance*, notamment quand j'évoque la façon dont je suis entrée dans le monde des livres.

Est-ce que cette crise a changé quelque chose dans votre façon d'envisager la sexualité ?

Dans ma manière de la vivre plutôt. Elle ne pouvait qu'empêcher la vie libertine dans la mesure où c'est un mode de vie très lié à l'imaginaire. J'ai raconté dans *La vie sexuelle*... l'accomplissement dans le réel de fantasmes érotiques somme toute assez classiques mais, pendant la crise, je ne parvenais même plus à rêver ce genre de situation. Je faisais des efforts volontaristes, aussi ridicules qu'inefficaces, pour convoquer mes anciennes images. Mais ça ne marchait pas.

Sur le fond toutefois, même si on n'envisage pas sa vie sexuelle de la même façon à 60 ans qu'à 40, ni l'âge ni cette expérience particulière n'ont pu remettre en cause ma conception profonde de la sexualité. En revanche, si je répondais « *non* », sans hésiter, à tous ceux qui me demandaient si j'avais appris quelque chose sur moi en écrivant *La vie sexuelle*..., pour *Jour de souffrance* je serais plus >>>

>>> nuancée. Entre autres, je n'avais pas pris conscience de certains aspects, disons pervers, de ma personnalité. Je me voyais assez naïve : je n'avais pas mesuré à quel point par exemple j'étais masochiste et plus que tout voyeuse. Là-dessus, le travail que j'ai fait sur Dalí (3) m'a été très utile et sans doute même nécessaire : il m'a permis de réfléchir à la pulsion scopique, à la façon dont les images alimentent la masturbation.

Comment avez-vous organisé le récit ?

L'idée du découpage par chapitres s'est imposée comme pour *La vie sexuelle*... J'ai ainsi noté des grands thèmes et rempli des cases. J'ai raisonné de façon assez professionnelle en me disant que j'allais raconter une histoire circonscrite dans le temps et qu'il fallait donc que j'inscrive cet épisode dans son contexte. J'ai choisi de faire un début assez long qui permette de faire ressentir d'autant plus le moment de la chute. J'ai fait ensuite alterner des chapitres de réflexion même si je préfère rester en surface, laisser ouverte l'interprétation, et d'autres, plus courts, purement factuels. En procédant finalement comme je le fais dans mes activités de commissaire d'exposition, essayant d'introduire des ruptures de rythme dans un accrochage. Au départ, j'avais ajouté un épilogue qui, de l'avis unanime de mes premiers lecteurs, était inutile. Je l'ai donc supprimé.

Comment avez-vous fait émerger les souvenirs ?

J'ai une excellente mémoire visuelle qui m'est d'ailleurs très utile dans mon métier de critique d'art. Comme elle emmagasine et restitue des souvenirs très vifs, revisiter le passé est parfois comme ouvrir une porte et laisser s'engouffrer un vent glacé. Il y a d'ailleurs eu des moments d'écriture pénibles où des sensations douloureuses remontaient. Le souvenir de certaines nuits de discussions, dans le lit près de Jacques, m'a obligée parfois à m'interrompre et à quitter l'ordinateur. De même quand j'ai ressorti certaines de ses lettres que j'avais gardées, pas très bien lues quand je les avais reçues, relues au moment de la crise et dans lesquelles j'ai dû me replonger une nouvelle fois pour écrire et pouvoir en citer des extraits, puisque je tenais comme toujours à livrer du document vérifiable. J'ai tourné autour pendant des jours.

Dans le livre, vous dites que vous détestez les confidences.

N'est-ce pas paradoxal de votre part ?

Je trouve les confidences beaucoup plus impudiques que les récits que j'ai pu faire dans mes livres. L'impudeur ne tient pas au contenu de ce que l'on dit mais au fait de le dire à une personne en particulier. S'adresser à un public anonyme est tout à fait différent. Et finalement, j'en dis plus publiquement qu'à n'importe qui dans l'intimité. Dans les relations, je ne suis pas très loquace. J'ai les mêmes inhibitions à parler que quand j'étais jeune car je ne fais pas confiance à la parole orale. J'ai pourtant été en analyse deux fois dans ma vie, durant une première phase de quatre ans, plus tard de deux. Il ne s'agit pas d'une expérience de maîtrise et pour une obsessionnelle comme moi, c'est horrible : on a toujours envie de thésauriser le matériau que l'on apporte à l'analyste, de l'ordonner, de l'organiser, or c'est l'inverse qui se passe. Ça vous échappe. Parfois j'arrivais chez le psychanalyste, un lacanien chez qui la séance durait dix minutes, avec un rêve et au moment où je commençais à le raconter, il se défaisait. Mais l'épisode de la seconde analyse que je décris dans *Jour de souffrance* a eu au moins une vertu : me faire écrire.

Vous avez raconté comment Jacques Henric vous avait encouragée à écrire *La vie sexuelle*... Comment a-t-il accueilli *Jour de souffrance* ?

Cette fois-ci, je lui ai donné à lire au fur et à mesure car j'étais encore plus incertaine que la première fois. Je

« Il y a eu, à un certain moment, une amorce de débats communs autour de l'autofiction, de l'écriture de soi, mais c'est rapidement retombé. Et les enjeux politiques ont disparu aussi. »

voulais aussi vérifier certains points en confrontant mes souvenirs aux siens même s'il n'a pas une mémoire aussi précise. Mais nous n'avons pas reparlé de cette histoire. Écrire, c'est une manière de classer. Ranger et classer l'affaire.

Vous qui fréquentez à la fois le monde des livres et celui de l'art contemporain, avez-vous l'impression qu'il y a des passerelles entre les deux ?

Non, bizarrement, il n'y a absolument aucun recoupement. Mis à part quelques exceptions comme Christine Angot et Sophie Calle qui se fréquentent ou des gens ayant une pratique multidisciplinaire comme Alain Fleischer, ces univers sont complètement étanches. Je suis très nostalgique de l'époque surréaliste où écrivains et artistes échangeaient. Mais il faut reconnaître que le fonctionnement du marché du livre et de celui de l'art n'ont rien à voir. Surtout, on manque aujourd'hui de débats intellectuels fédérateurs. Il y a bien eu, à un certain moment, une amorce de débats communs autour de l'autofiction, de l'écriture de soi, mais c'est rapidement retombé. Et les enjeux politiques ont disparu aussi. Il me semble que les seuls rares espaces d'expérimentation et de liberté, hors marché, sont à chercher du côté du cinéma expérimental, des films d'artistes qui circulent dans le réseau des festivals spécialisés. Et je ne vois pas d'équivalent en littérature.

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE ROSSIGNOL

(1) L'écrivain Jacques Henric est le compagnon de Catherine Millet.

(2) L'occupation d'Annie Ernaux (Gallimard, 2002).

(3) Dalí et moi (Gallimard, 2005).

UNE JALOUSIE

Avec *Jour de souffrance*, Catherine Millet donne le prix d'une liberté chèrement payée.

C'est une visuelle, définitivement. Par l'image elle jouit, par l'image elle souffre. Ce second récit autobiographique (Flammarion) aurait pu s'appeler « Douleur exquise » mais le beau titre que Catherine Millet a choisi fait référence à un vieux terme de maçonnerie dont on laissera les lecteurs découvrir la métaphore. Même les libertines peuvent être tourmentées, jusqu'aux portes de la folie, par la jalousie. On s'en doutait un peu mais évidemment la conclusion est d'une tout autre portée quand elle est délivrée par une adepte affichée de la liberté sexuelle. Catherine Millet n'a pas changé de style : on retrouve ici ses exigences formelles — méthode, précision, franchise, absence d'artifice et de jugement

moral, crudité —, mais le récit a une hardiesse plus équivoque. L'affranchie regarde ses paradoxes dans les yeux, sans complaisance, plonge au cœur de ses pulsions contradictoires. Et l'érotisme s'y révèle d'une certaine façon plus cérébral et plus sophistiqué que la pornographie distancée, parfois clinique et froide, de *La vie sexuelle* de Catherine M.

Jouir sans entraves est une ambition qui s'est négociée chèrement, dans la douleur, nous apprend-elle. Et loin de contredire une morale de vie, l'expérience de la jalousie a conforté le choix de fond, sa singularité, son audace. Au passage, on saura aussi le courage qui consiste à déboulonner l'icône Catherine M. A se défaire des accessoires

flatteurs d'aventurière du sexe, sans Dieu ni maître, pour se hasarder vers des lieux plus communs au risque de s'abîmer dans le vaudeville trivial et le cliché sentimental. C'est en avançant sur cette crête autrement plus périlleuse que Catherine Millet franchit avec *Jour de souffrance* un cran supplémentaire dans la lucidité et la distanciation littéraire.

V. R.



Jour de souffrance, de Catherine Millet, Flammarion. 272 p., 20 euros. ISBN 978-2-08-068905-4. Parution le 27 août.